

Vendanges dans le Palatinat.

(Fin des années 1950)



Ce fut un été magnifique ! Tous les enfants de militaires que nous sommes se sont retrouvés comme d'habitude pendant les vacances : Il faut savoir que beaucoup d'entre nous sont obligés, pendant les périodes scolaires, de « s'exiler » en France pour rejoindre leurs universités ou leurs grandes écoles, militaires pour certains.

Mais l'été s'achève après de longues et belles journées à la piscine militaire qui draine toute la jeunesse française et quelques amis allemands qui ont pris l'habitude de venir nous retrouver ici. Natation, plongeurs, parties de volley, de pingpong, danses. Mais tout a une fin. Certains repartent déjà.

Moi, il me reste encore un peu de temps : la rentrée à l'Université de Strasbourg ne débutant qu'en octobre.

J'entends parler de la possibilité de faire les vendanges qui vont avoir lieu sous peu. Chouette ! Moi qui suis toujours à la recherche de petits boulots pour arrondir mes fins de mois d'étudiante ! Je saute sur la proposition.

Au jour dit, je suis bien au rendez-vous sur le passage du camion de ramassage des vendangeurs. Je suis en fin de trajet, le camion est déjà plein. Je me hisse à l'arrière où l'on me fait une place en me souhaitant le bonjour. J'ai l'impression que l'on me détaille des pieds à la tête avec un petit air ironique... D'accord, je suis la plus jeune... et la seule Française. Mais soudain je me rends compte que toutes les femmes qui sont là portent des foulards qui ensèrent les cheveux... des tabliers... et que toutes ont des gants en caoutchouc qui dépassent de leurs grandes bottes de caoutchouc.

Je me sens tout d'un coup bien ridicule dans ma jolie petite tenue à la mode : pantalon corsaire rose, petit haut blanc de coton, grosse ceinture large... rouge ! En élastique qui fait la taille bien fine, tennis de toile aux pieds, queue de cheval blonde qui ballotte de droite à gauche de ma tête ! (Nous sommes dans l'ère Brigitte Bardot !)

Le camion nous dépose bientôt dans une grande propriété. Un grand jeune homme blond s'avance vers nous : Hans, le fils des propriétaires qui nous fait entrer dans une grande salle à manger où nous attend un « colossal » petit déjeuner, véritable repas avec saucisses, fromage, charcuterie.

Assez rapidement nous remontons dans le camion qui va nous déposer dans les vignes.

Je comprends alors, en sautant à terre, l'indispensable utilité des grandes bottes de caoutchouc. Le sol est trempé, on patauge dans la boue, de l'humidité goutte de toutes parts ! Eh non, nous ne sommes pas dans les vignes du sud de la France où l'on doit se protéger du soleil ! Le Palatinat, à cette période de l'année, est déjà bien frais et humide, particulièrement cette année-là où l'on redoute de ne pouvoir terminer les vendanges avant l'arrivée de la pluie !

Je me sens encore plus ridicule dans ma tenue de touriste de la Côte d'Azur ! Mes petites chaussures de toile sont vite trempées... Pourtant j'avance tout de suite dans le rang qui nous a été désigné d'autant que Hans s'est approché de moi et m'a regardée sans rien dire des pieds à la tête d'un air dubitatif ! Il reviendra de temps en temps dans mon rang avec un sonore :

– « Wie geht's Fräulein Barale ? »¹

– « Gehtz gut ! Danke schön ! » est ma réponse bien inexacte. Mais il ne semble nullement choqué... finalement, c'est charmant, une petite Française qui essaie de parler allemand ! Je tiens à préciser que je faisais là mon apprentissage sur le tas de cette langue, et je ne veux surtout pas que la « petite Française », arrivée en papillon de cirque, ne se montre pas capable d'accomplir correctement la tâche qui lui a été assignée ! L'honneur de la France était en jeu !

À midi, le camion revient nous chercher. Direction la salle à manger de la ferme où un repas de « tartines » est sur la grande table : charcuterie, beaucoup de charcuterie que l'on mange avec ces appétissantes tranches de pain noir et aussi ce que je n'ose qualifier de « cornichons » tant ils sont gros et grands... en fait, pour moi, des concombres !

On ne s'attarde pas. Le café est proposé. Il est tellement clair que je me demande si ce n'est pas plutôt du thé... « Non, non, Kaffee ! » et on peut en reprendre plusieurs fois : il ne nous empêchera pas de dormir celui-là !

La cueillette reprend calmement. Ici, on ne rit presque pas, on ne chante pas non plus. On avance. « Schnell ! Schnell ! » Hans scrute le ciel... La journée prend fin, retour à la maison où ma famille rigole en voyant dans quel état est ma jolie tenue du matin !

Mais le lendemain, quand le camion me récupère, je peux monter fièrement : j'ai moi aussi un foulard sur la tête, un vieux pantalon, une grande chemise et j'ai pris les gants de vaisselle de ma mère que j'ai fourrés dans les grosses bottes de caoutchouc que je porte aux pieds !

¹ « Comment ça va, Mademoiselle Barale ? – ça va bien, merci ! »

Je vois que les vendangeurs apprécient ma nouvelle tenue. Quand je passe, la tête haute, devant Hans, je me sens cette fois-ci tout à fait à l'aise... la petite française a su s'adapter !

Mais Hans m'arrête... me détaille des pieds à la tête... Je m'attends à un « Gut ! Gut ! » Et là je l'entends me dire en s'approchant et en baissant la voix :

– « Ja, ja !... Mais vous plus jolie hier ! »

Nous éclatons de rire ensemble. La semaine de vendanges se terminera finalement sans pluie.

J'aurai appris pas mal de choses sur mes amis allemands. Surtout ceci : le travail, c'est très sérieux, je dirai même que c'est sacré ! Le rendement n'est pas un simple mot... et l'on sait maintenant que cela est un grand atout du peuple allemand...

Yvette Isaac-Barale